

***PASTICHE* ET AUTOCRITIQUE :
MODESTE CONTRIBUTION**

Janvier 2016

PASTICHE tente d'entreprendre une réflexion aussi critique que concise concernant le milieu militant, autonome et libertaire. C'est dans les entrailles de la radicalité présomptueuse que se sont figés un certain nombre de ces constats. Au vu de la concurrence réactionnaire et confusionniste, au vu du peu d'efficacité que nos survivances s'emploient à reléguer aux justifications toujours commodes, au vu du nombre d'autocritiques confinées au rôle de décorations plus hypocrites que concrètes. PASTICHE tente une articulation entre vécu, théories et anecdotes historiques ; surement trop didactique, trop stylisé, schématique ou sommaire, PASTICHE est un outil critique uniquement voué à son propre dépassement.

Du peu d'efficacité de nos survivances...

J'ai lu avec intérêt la « *synthèse critique du milieu autonome* » de la brochure PASTICHE (1), et sa courte réponse critique (2), deux textes publiés sur Paris-luttes dans l'intérêt de dresser un constat du « *peu d'efficacité de nos survivances* », et ainsi de les interroger en mêlant « *vécu, théories et anecdotes historiques* ».

Malheureusement, comme tous les autres textes semi-sectaires voués à développer une autocritique des milieux militants autonomes et libertaires, PASTICHE tombe dans les travers de la « *décoration plus hypocrite que concrète* », pour reprendre ses propres mots...

D'abord, car, comme le montre si concisément la réponse critique publiée quelques jours plus tard, PASTICHE n'évite pas les incohérences qui rongent le milieu, tirillé de manière incessantes entre ses différentes inspirations (ultra-gauche marxiste, milieu libertaire communautaire, etc.).

D'un côté, on critique le trop-plein de radicalisme-chic, le lyrisme poético-politique à tendance post-situ sur le mal-être qui nous ronge dans nos vies quotidiennes, qu'on assimile souvent trop rapidement à de la simple *branlette* ; mais d'un autre côté, malgré tous les efforts faits pour éviter ces poncifs dénoncés, on retombe inlassablement en plein dedans, en s'enterrant dans une critique abstraite, remplie d'argos poético-politiques recrachés comme des leçons, de phrases presque toutes faites typiques de l'intellectuel-totoïde post-Comité Invisible ; mais jamais, non, jamais, l'autocritique ne vient parler de nos situations matérielles, concrètes, ni des situations de luttes globales en France, de stratégies tangibles, de propositions d'organisations ; bref, ***jamais l'autocritique ne dépasse ses propres contradictions...***

Et c'est dommage, car PASTICHE et les textes du même genre témoignent effectivement d'interrogations palpables réelles que se posent pas mal de camarades : pourquoi « *l'apathie, la léthargie relativiste, la pureté militante, l'autosatisfaction crasse* », entre autres, rongent-elles le milieu militant autonome et libertaire ? Pourquoi la confusion semble-t-elle de plus en plus profonde chez chacun de nos voisins ? Pourquoi, malgré le fait que la situation soit de plus en plus invivable, personne n'ose plus bouger et aucun mouvement, ni étudiant, ni ouvrier, ni autre, ne paraît se profiler ? Pourquoi les squats se font-ils plus rares, pourquoi nos concerts sont-ils désertés et nos ciné-clubs ne réunissent-ils jamais plus de 30 jeunôts ? Pourquoi même à l'occasion d'un événement tel que la COP21, nous n'arrivons pas à construire de mouvement stable de grande ampleur ? Pourquoi lorsqu'il faut braver l'interdiction de manifester, nous ne sommes qu'un peu plus de 2 000 ? Pourquoi nos imaginaires brûlent-ils de moins en moins, et nos survivances ne semblent-elles connues que de nous-mêmes (dans nos têtes) ?

Etc.



Raconter nos vies pour prendre du recul critique

Je vais me présenter plus particulièrement : je suis jeune (21 ans), je ne milite que très peu, je vis dans une ville où d'ailleurs le militantisme ne me paraît pas être en grande forme. Je n'ai pas connu le CPE ni toutes les luttes antimondialisation, ni encore la période où tous ces emmerdeurs de jeunes anarchistes, déçus du mouvement de 2006 qui a finit par mourir, ont entretenu par leurs aventures affinitaires un mouvement d'assez grande ampleur en France, de squats en expériences personnelles, de contre-sommets en occupations de territoires. Je me suis intéressé il y a de ça 3 ou 4 ans à l'histoire de l'anarchisme, et j'en suis venu au mouvement libertaire actuel. Je passe mes journées à fantasmer sur un passé qui n'a sûrement pas vraiment existé. Et pourtant, j'aime y croire, et j'aime croire qu'on peut construire sur ces ruines un futur encore plus excitant. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : ***passionner nos vies, lutter en développant des stratégies, réclamer des « thunes en attendant le communisme » pour faire chier les grands de ce monde, tisser des imaginaires expérimentaux***, et, ensemble, ne plus être écrasés par ce système, jusqu'à, pourquoi pas, ne serait-ce que le bousculer un peu.

Ma première « expérience » ou « rencontre » avec le monde « militant, autonome, libertaire », ce fût la ZAD du Testet, le 25 Octobre 2014. Un événement qui m'a marqué de manière indélébile, d'une part parce que j'y ai découvert d'autres manières de vivre et de penser – expérimenter ensemble -, d'autre part car on sait tous les tragiques événements de la nuit-même. Forcément, depuis, je n'ai pas lâché. Je me suis rendu à quelques manifestations, je suis allé voir une semaine ce qui se tramait vers le bocage Nantais, et j'ai fait un tour à Paris lors des événements de la COP.

Je retiendrais juste pour l'anecdote deux petits accrocs, révélateurs de certains problèmes du milieu militant d'après moi majeurs: lors du week-end festif au Testet, un groupe de personnes installées non-loin de notre campement, à qui nous adressions un « salut » logique à chacun de nos passages, nous a traité de « touristes ». Délit de faciès, attrayant.

Rebelote deux petits mois plus tard, lors d'une manifestation contre le fascisme et l'islamophobie. Pas habitués aux manifestations locales, nous venons quand même participer avec trois ou quatre copains. Malheureusement, notre présence a semblé presque déranger, et par deux fois on demande à l'un de nous s'il « venait pour la manifestation », puis s'il ne se serait pas « trompé de camp » en venant ici, chose à laquelle, choqués, nous répondons « non, pourquoi tu dis des trucs pareils ? », alors qu'on nous réponds, rigolant, « on ne sait jamais... ».

Bien entendu, ce sont des micro-anecdotes qui n'illustrent pas nos principaux rapports avec le milieu, nous avons rencontrés une extrême diversité de personnes et avons passés d'excellents moments. Mais ces deux souvenirs débiles, qui peuvent faire rire, témoignent d'après-moi d'un des principaux soucis du milieu : il a été, au moins en partie, ***privatisé***. Apparemment, nos habits ou nos visages n'étaient pas aux normes, on ne saura jamais. Dans les deux cas, on a eu affaire à des sortes de « vieux de la veille », sûrement bien habitués, qui voulaient peut-être blaguer mais qui, finalement, n'ont fait que rendre plus hermétique leur manifestation qu'elle ne l'était déjà.

Tout ça pour en venir à deux choses. En m'intéressant d'un point de vue forcément superficiel à différentes périodes du mouvement révolutionnaire, j'ai pu constater plusieurs choses sur ***nos manques de constructions stratégiques***. Et en fréquentant pour la première fois ces milieux

révolutionnaires il y a de ça un peu plus d'un an, je me suis aussi rendu compte d'un de ses principaux soucis : son **hermétisme**, et sa transformation en valeur morale (lifestyle), ont fait d'eux un **simple outil de valorisation personnelle au sein du capitalisme**, peu dangereux car ne s'attachant plus –ou trop peu- à construire des situations révolutionnaires en réfléchissant à une stratégie globale.

Construire une situation ?

La réponse critique à PASTICHE publié quelques jours après (2) touche juste ici-même :

*le texte, parfois délicat et parfois caricatural, comme nous le sommes toutes et tous, est une belle introduction à la lecture des mondes actuels. Mais **son absence de propositions concrètes et discutables par la communauté anti-autoritaire** le place dans le commun des textes critiques sur les milieux, et l'empêche d'être l'outil absolument nécessaire pour inventer de nouvelles formes de résistances.*

Il suffit alors maintenant de poser la question : POURQUOI ?

Et de tenter d'y répondre ; du moins, de proposer des réponses, pour amorcer un cycle de discussions collectives visant à développer des réflexions concrètes sur nos réalités respectives, dans le but d'élaborer un certain nombre de stratégies tangibles.

On se trouve encore dans « *la posture, la distinction, le mode de vie* », mais jamais dans la construction, ni dans l'organisation. C'est à cela qu'il faut remédier. Que ce soit une mouvance, un mouvement, un parti, nos envies de tisser des liens, de se rencontrer, de discuter, de comploter, sont réelles. Il faut leur **donner corps**.



Certains moyens ont été développés à ce titre dans ces dix dernières années, et me paraissent largement aller en ce sens : les expérimentations collectives sur les ZAD, notamment à Notre-Dames-des-Landes, véritable îlot de communisme en construction, propagande par le fait autant qu'expérience de vie et de lutte ; le réseau internet tissé autour des sites Spip à la suite de Rebellyon, aux quatre coins de la France ; les événements militants, toujours présents, accompagnés de nouveaux projets toujours plus poussés et intéressants (archives Getaway, par exemple, des revues en effervescence avec des projets comme Jef Klak, les luttes des migrants, toujours plus actives, la constitution de réseau avec des Kurdes, des Grecs, etc.).

Mais malheureusement, la faiblesse d'esquisses de projets concrets, le manque de liens et de réseaux durablement tissés, la puissance du spectacle marchand qui nous écrase quotidiennement, nous font douter de nos actions, laissant un goût amer dans chacune de nos bouches. Seul un entre-soit militant lifestyle classique paraît survivre, connaissant sa leçon mais ne la partageant que trop peu avec le reste du monde. Derrière les poncifs, dans PASTICHE

comme dans bien d'autres textes, on se prends à jouer au petit soldat de la guerre sociale mais on ne veut plus tisser de liens avec tout un tas de mondes perdus (ouvriers, populaires, précaires, etc.).

Comment sortir de cette impasse ? Je n'ai pas de solutions miracles, ni de recettes toute faite. Ni moi, ni personne. Mais nous pouvons proposer, discuter, construire ensemble. Alors voici ma modeste contribution. Tout ce que je vais affirmer par la suite ne vise pas à l'être de manière péremptoire, mais juste à être une proposition, et à refléter l'état de mes modestes réflexions actuelles.

Que Faire ?



Comme je l'ai dit et répété depuis le début de cette modeste contribution, je pense qu'il faut avant tout s'attacher à **construire**.

Construire quoi ? Des situations ? Un parti ? Des communes ?
N'oublions jamais ce que nous voulons : Tout !

Comment ? En misant sur la spontanéité ou en s'organisant en réseau ? En multipliant les gros rendez-vous militants ou en organisant plus de micro-événements plus qualitatifs et moins spectaculaires ? En déployant une propagande qui se rapprocherait des masses, ou en écrivant des livres de 400 pages sur le *bloom* qui nous traverse ?
N'oublions jamais ce que nous voulons : Tout !

Sauf : une société de classe, l'autorité, les oppressions, l'Etat, le capitalisme, etc.

Pourquoi ne pas commencer par **simplement poser des mots sur nos vies** ?

Des mots ancrés le plus possible dans un réel, qui pourrait être compris par tous et pas seulement par la secte militante habituée des infokiosques ? Un certains nombres de textes l'ont fait, ou l'ont essayé. Relater son expérience avec son groupe affinitaire, son collectif de lutte, ses amis syndicalistes, ou autre. Type : On a tenté ça, ça a marché ou non, peut être parce que ci ou ça, puis on a mobilisé telles personnes à un moment T, ça a fonctionné parce que ci ou ça, ou non, etc. Apprendre de nos expériences, de nos erreurs.

Critiquer le monde capitaliste moderne, avec du lyrisme et du style, tout le monde l'a fait pendant 15 ans avec plus ou moins de talent. L'originalité du geste n'est plus là, ou trop peu, et le reste paraît toujours aussi inefficace.

Mais qui a parlé de lui-même ? Peu de gens, finalement. Nos isolements respectifs sont des problèmes, nous sommes parfois en galère de thunes, en galères de logements, en galères affectives, etc. Mais l'on n'en parle pas assez, se contentant de jouir de nos délicats fantasmes sur une vie que l'on ne connaît pas vraiment.

Qui a ressenti le hiatus entre sa pensée et sa pratique, s'est apitoyé sur lui-même en rentrant chez lui devant son miroir, en comprenant que sa filière étudiante ne servait pas à grand-chose et qu'il passait son temps à cultiver une pose radicale sous cagoule grâce à l'argent de papa ou maman ? Qui a pétié un plomb après ses missions intérimaires de merde et ses mois passés à McDo ou Flunch ? Qui en marre de survivre au RSA et de gratter à ses potes en entubant ses connaissances quand il ne galère pas en temps partiels ? Qui possède moins de 10 euros après ses dépenses contraintes, et survit au black, en galère, avec l'entraide des proches mais dans une précarité quotidienne (3), comme 11 millions de Français ? Qui travaille dans le social ou dans l'éducation et culpabilise de servir des politiques publiques répressives à l'égard des prolétaires ? Qui renonce à ses soins dentaires depuis plusieurs années, ne pouvant suivre les tarifs souvent trop chers des dentistes (4), voire même aux soins en général (5) ? Qui, parmi les jeunes, vit encore chez ses parents ou ses grands-parents par contrainte financière (6) ? Qui se fait expulser de chez lui par les flics et l'huissier, quand les expulsions de logements sont en hausse constante, de plus de 14,5 % entre 2007 et 2013 (7) ? Qui passe son temps à partager du *riot porn* et des drapeaux antifas en croyant à la révolution spontanée le mois prochain, mais n'a jamais lancé un seul cocktail molotov car les situations ne s'y prêtent pas assez ? Qui est excité comme un fou à chaque contre-sommets puis voit ses potes partir en gardav pour des faits qui n'en valaient peut-être pas la peine ? Qui en marre de la routine militante, de l'invisibilité de nos actes, du cycle répression/anti-rep interminable et des galères qu'il cause ?

Nos conditions quotidiennes sont moins reluisantes que la poésie de nos images révoltées. Elles sont diverses, mais ont toutes leurs parts de leçons à nous donner. Prenons du recul sur nos vies pour essayer de dresser une autocritique enfin constructive.



Et puis, après, que faire ?

S'instruire de l'histoire du mouvement révolutionnaire, et y puiser les meilleures inspirations possibles. Rappeler inlassablement ce qui a pu se produire d'effectifs dans le siècle dernier. Dans tous les continents, en France comme ailleurs, des milliers de personnes se sont battues pour transformer et passionner leur vie quotidienne sous l'idéal communiste. Rappelons-le, et rappelons leurs réalisations concrètes, comme pour affirmer que notre alternative à nous existe, et qu'elle est véritablement *en-dehors* du monde capitaliste. Personnellement, il me semble que le Mai Rampant italien est parmi ce qui correspond le mieux à la situation actuelle. Attendez, je m'explique.

Le milieu autonome me paraît tiraillé entre « critique artiste » et « critique sociale », la première se pensant autant artiste qu'impliquée dans la lutte sociale (et essayant parfois – souvent ? – réellement de s'y rattacher), la seconde tirant inlassablement sur sa voisine, lui reprochant d'être déconnectée du monde réel.

Chez les deux, il y a du vrai. Mais, au fait, pourquoi ces critiques sont-elles détachées ? Ne formaient-elles pas qu'un seul bloc au lendemain des événements de mai 68 ? Il me semble que si. Notamment dans le mai rampant italien, ou chez les situationnistes français, ou chez les mao-spontanéistes, à certains moments au moins. Si tous ces groupes peuvent être critiqués sur bien des choses, l'heure n'est pas à la défense de sa chapelle mais plutôt à l'union des troupes, pour jauger nos forces. Ces groupes-là me semblent toucher juste sur le plan théorique pour dresser un imaginaire de révoltes encore actuel, et, surtout, ces groupes-là ont essayé à leurs échelles de lier ces imaginaires avec des mondes à-priori moins « touchés » mais qui sont pourtant les premiers concernés.

Dans la critique comme dans la pratique, la « critique sociale » et la « critique artiste » étaient liées pour ne former qu'une seule et même critique révolutionnaire de nos vies quotidiennes.



Ensuite, pourquoi ne pas **arrêter de défendre sa chapelle en enterrant celle des autres** ? Beaucoup ne semblent voir chez d'autres camarades que des concurrents dans leur aire de valorisation personnelle. Beaucoup semblent aigris à l'idée de discuter avec certaines personnes des classes populaires ou précarisées, non-habituées aux lieux de luttes, peu initiées au vocabulaire consensuel et proposant des réflexions parfois à côté de la plaque. Pourtant, construire ne peut se faire qu'en discutant. Dans les AG, au coin d'un bar, d'une rue, d'un arrêt de bus, d'un concert, d'une conférence, ou de n'importe quel putain d'endroits anxigènes qui font ce monde.

Le repepler.

Et puis agir, faire parler les actes. Malheureusement, agir de manière unilatérale, dans son coin ou avec son groupe affinitaire de 5 ou 10 personnes, c'est parfois très cool, et bien sûr que ça peut avoir du bon, mais c'est aussi limité en terme d'organisation concrète. Dans ce sens : seul, on ne se sent pas fort, ni sûr de son action. C'est toujours un peu balbutiant, d'ailleurs je suis sûr que comme moi, beaucoup n'osent pas réellement se lancer dans quoi que ce soit car ils se sentent encore seuls. Un de nos objectifs pourraient viser à **détruire ce sentiment d'isolement**. En tissant des réseaux entre les différentes plates-formes autonomes de luttes et les différents lieux d'agitations extra-parlementaires, en propageant ces réseaux, en développant une forte propagande autour d'eux, et en les consolidant et les complexifiant de jours en jours. Multiplier « *les groupes d'associations informelles, les lieux de rencontre et de débat, de réflexion théorique et d'intervention politique immédiate* » (8).

Le mouvement libertaire et autonome est déjà omniprésent dans les luttes contre l'aménagement du territoire, notamment grâce aux ZAD, mais aussi dans toutes sortes de contestations et ce aux quatre coins de la France (lignes grande-vitesse, lignes THT,

aménagements routiers, Center Parcs, etc.). S'il faut consolider cet apport, il lui faut maintenant s'étendre à d'autres domaines de la vie quotidienne.

Seul, il est très difficile de se lancer et de se dire que l'on va expérimenter d'autres techniques de luttes. Mais si l'on sait qu'au même moment ou presque, dans 4 ou 5 villes se passent la même chose, et que l'on est en contact permanent avec les camarades qui essaient de faire pareil ou qui essaient des choses complémentaires, alors on commence à être porté par un truc, une sorte de « mouvement » même le plus éphémère qui soit, une force du nombre en quelque sorte. Pour se donner de l'assurance autant que pour tisser des liens, internet peut être un outil de lutte intéressant. Nous l'utilisons largement, mais peut-être pas encore assez. Peut-être qu'il faudrait même comploter en public, via le net. Et échanger en direct. Multiplier les forums, les chats, les groupes de discussions. Monter des groupes d'actions plus ou moins informels, tout en restant dans la légalité. On sait qu'internet est largement surveillé. Mais il peut être utile lors de certaines étapes du processus.

Pour quoi faire, *véritablement* ?

Quelques idées au hasard :

- Qui est prêt à organiser ses AG de luttes non plus en centre-ville mais en quartiers populaires, dans le monde paysan, dans les banlieues ouvrières ? (et étendre la com' dans ces mêmes quartiers).
- Qui est prêt à aller tracter massivement, parler, et coller des affiches devant les usines, dans les quartiers populaires, dans le monde rural ?
- Qui est prêt à développer une propagande plus efficace, qui s'imprimerait à grande échelle, et miserait sur le prix libre quitte à être déficitaire ? Le crowdfunding peut nous servir.
- Qui est prêt à s'impliquer à fond dans un truc auquel il croit, et pas simplement à se trouver des amis, une copine, et un style de vie préfabriqué pour se donner un sens à sa vie ?
- Qui veut raconter ses galères, de thunes, de logements, affectives, de taff, de consciences, et autres ? Qui veut partager ça, pour construire avec d'autres ? Et arrêter de simplement poser, de nous faire fantasmer sur un monde révolutionnaire underground qui n'existe pas, ou qui concerne si peu de gens qu'une simple thérapie de groupe suffirait à régler leurs problèmes ?
- Qui veut tisser des réseaux, qui veut propager de la documentation, qui veut prendre le temps d'habiter les débats, qui veut passionner nos vies par l'art en ouvrant des lieux de vies, en diffusant, en jouant, un peu tous les soirs, partout ?
- Qui veut toucher aussi bien les jeunes qui lui ressemblent, que les vieux, les paysans, les ouvriers, les sans-pap, les jeunes qui lui ressemblent moins, etc., le tout sans projeter à l'infini ses fantasmes sur des catégories préfabriquées en allant bousculer de manière paternaliste des mondes inconnus ?
- Qui veut enfin donner un sens social à l'écologie radicale, en reliant les réalités techniques d'un futur communisme possible à nos problèmes environnementaux et climatiques, et en insistant sur les conséquences sociales autant que morales de la pollution, du réchauffement climatique, de notre agriculture et de notre façon de bouffer, de consommer de l'énergie, etc. ? Politiser et radicaliser les initiatives décroissantes, les AMAP, les fermes biologiques, les communautés autonomes ?



Centre Social Askatasuna à Turin

Allier plusieurs mondes, tisser des liens entre eux, articuler lutte sociale et expérimentation artistique. Vivre et se montrer, se propager, faire danser des lucioles unies mais jamais uniformes. Les squatteurs zadistes à NDDL, de par leurs relations avec les paysans du coin, m'ont semblé réussir une telle expérimentation. Sur un territoire vaste, peuplé, et arraché à la République. Une grosse victoire symbolique, qu'il faudra défendre en restant sur nos gardes. Mais elle ne peut suffire.

- Quid du monde du travail ? Tracter près des usines, près des grosses entreprises chez les postes précaires, près des boîtes d'intérim, des CAF ou des petites boîtes sous-traitantes. Pour ceux qui sont en plein dedans, monter des comités de luttes, relayer son combat précis, faire valoir ses droits et crier à la mort de l'économie par la grève générale. Rêvons un peu. Et ne jamais oublier de critiquer les partis d'extrême-gauche comme les bureaucraties syndicales. Le but réel serait de créer une nouvelle culture syndicale en exposant l'idée de comité autonome offensif, puis en appeler à la grève générale lorsque, sait-on jamais, ces comités seront devenus nombreux. Les outils ? Renouer avec l'idée de sabotage et d'indiscipline, tout en prévoyant et organisant les outils antirépressifs nécessaires en amont.

- Rassembler les précaires ? Réveiller les comités de chômeurs et précaires, pour ceux qui en chient et qui sont en plein dedans. Lutter contre le travail, dans le monde du non-travail aliéné.

- Solutions locales pour un désordre global, dans la ville ? Ouais, pourquoi pas monter des comités de quartiers, actifs dans la propagande théorique comme dans les faits, un peu partout où des gens se sentent concernés ? Les relier à des lieux de vies présents s'il y en a (squats, centres sociaux, locaux associatifs, bibliothèques, épiceries alternatives, et autres lieux autogérés) ? Faire vivre des idées autres sur l'urbanisme à une échelle réduite. Ces comités de quartiers pourraient devenir de micro « centres politiques », permettant de coordonner tout un ensemble de luttes à l'échelle d'un village ou d'un quartier (écologiste, précaires, comité de luttes dans les boîtes, etc.), au moins autour d'un imaginaire et de moyens logistiques pour s'organiser. A terme, ces comités pourraient carrément se développer sur le modèle des Centres Sociaux Occupés et Autogérés italiens (9).

- Re-faire vivre les luttes autonomes des quartiers populaires, largement active début des années 1980, et dans les années 1990/2000 avec le MIB, mais un peu éteinte aujourd'hui. Par quel moyens ? En y discutant, par coups de propagandes, par bandes ou par rendez-vous officialisés.

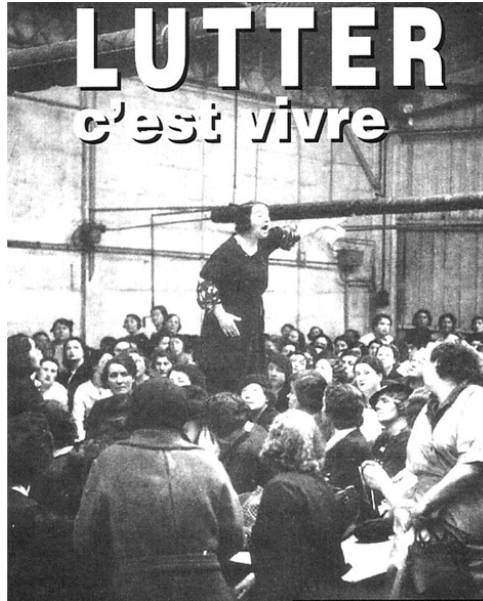
- Redonner espoir dans les luttes anticarcérales, toujours bien vives aujourd'hui, mais où l'influence à un niveau massif dans les prisons et autres centres sont bien moins importantes que dans les années 1970.

- Faire sortir des sites semi-sectaires antifascistes la lutte contre le confusionnisme et la réapparition subtile d'un néofascisme impulsée par Soral et consorts. Imprimer des tracts, des brochures, en parler le plus possible. Les donner des mains en mains, et en débattre, dans la rue, devant les lieux de loisirs et de travail.

- Construire une contre-société parallèle : mettre en réseaux les différents lieux autogérés d'expérimentations sociales, essayer de mettre en place tout un réseau permettant de sortir des grosses industries avec des îlots d'autonomie pratique. Une sorte de « base arrière », comme on

disait, mais qui serait pleinement active dans la lutte puisqu'elle jouerait un rôle logistique et organisationnel majeur.

- A cela, ne jamais oublier d'améliorer qualitativement, *maintenant*, nos vies. Repolitiser la techno, les radios libres d'expérimentations poétiques et musicales, aller chercher les groupes de rock, les soundsystems, les rappeurs, les troupes de théâtres, et autres passionnés en tout genres, qui semblent engagés. Les contacter, au petit bonheur la chance. Essayer de tisser des liens entre eux, par exemple en multipliant les rencontres ou en échangeant des textes. Dépasser l'art en le propageant partout, dans les luttes et donc la vie. En bref : continuer d'expérimenter, en essayant de partager ce bonheur au maximum dans le monde des luttes « concrètes » et « matérielles », celles qui par exemple touchent au monde du travail, des précaires, des chômeurs, de l'immigration, ou tout simplement s'activer à animer nos quartiers.



Ce ne sont que des idées lancées en l'air. Pourtant, chacun d'entre nous seraient prêt à en expérimenter au moins quelques unes. A grande échelle, elles peuvent devenir le terreau d'une révolte massive. Mais y penser seul devant son écran et s'imaginer le faire isolé du reste du milieu est au pire suicidaire, au mieux bien brave. Nous avons la chance d'avoir le réseau internet pour nous. Chance ? Et la critique de la technologie, et la sécurité dans les milieux militants, c'est aliénant et dangereux ton truc ! Ouais. C'est clair. Mais putain, rien que des outils comme Paris-luttes, c'est des outils extraordinaires pour se coordonner à plus grande échelle. C'est clair et net que ça a plein de défauts, que c'est bancal, que ça doit être foncièrement critiqué sur certains points. Mais on se doit de l'utiliser. De manière autant **pragmatique que stratégique**. Et puis en profiter pour parler, pas forcément pour agir dans l'illégalité. Monter un comité de quartier, illégal ? Organiser des équipes massives pour tracter dans des lieux ciblés, au quatre coins de la France et en même temps, illégal ? Se faire tourner les bons plans d'imprimerie, illégal ? Mettre en communs nos savoirs pratiques, illégal ? Partager nos vies pour mieux les lier, illégal ? Lancer un projet crowdfunding, illégal ? Crier (et renouer avec l'idée de) à la grève générale, illégal ?

Vous rétorquerez peut-être : tout ça, on peut le faire en vrai. Et là, le lien est réel, véritablement tangible. Là, t'es dans la vraie vie, t'arrêtes les conneries virtuelles, tu agis et tu parles pour de vrai. Ouais. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est qu'on se trouve dans un monde globalisé ultra-connecté, et qu'aujourd'hui tout le monde ou presque passe la moitié de sa journée à mater son fil d'actualité facebook et ses news sur Internet. Moi aussi ça m'arrive, quand je suis dans mon quotidien morne et sans saveur. Donc si l'on réfléchit en terme d'hégémonie culturelle, il me

semble qu'on est largement à la bourre. Et que pour construire un réseau concret d'imaginaires expérimentaux autonomes et libertaires, même si on commence pas mal, personne n'en entends parler, et ça n'intéresse presque que nous, donc on en est encore loin !

« Monde du travail » ?



Je vais revenir au « monde du travail ». Pourquoi autant insister là-dessus, et sur les autres « mondes perdus » (banlieues populaires, périphéries rurales, monde ouvrier, notamment) en ressassant les pires préjugés ? Pourquoi vouloir militer dans le monde du travail, alors que l'on réclame sa mise à mort ?

Car il me semble qu'actuellement, si l'on doit se montrer autocritique, le monde libertaire et autonome, au moins dans la pratique, passe à côté de beaucoup de choses qu'il pourrait partager avec le monde du travail ou du non-travail aliéné (intérim, précarité, chômage subi, etc.). Il faut lire et relire les papiers de Jacques Chastaing sur le site « A l'encontre », qui prouve chiffres à l'appui qu'il existe « **un vaste mouvement de grèves, mais invisibles et sans traductions politiques** » aujourd'hui en France (10).

Les grèves semblent invisibles car elles sont peu comptabilisées par les statistiques (et donc par les journaux, les partis, les directions syndicales ou les études sociologiques) parce qu'elles concernent le plus souvent des petites structures (sous-traitants de niveau 1 ou 2, qui ne sont pas pris en compte dans les statistiques « officielles », malgré que tous ces groupes indépendants administrativement soient toujours, dans les faits, dépendants des grands groupes), et à cause du mépris social à l'égard des travailleurs qui grandit chaque jours. Le niveau de conflictualité est donc fort, mais invisible et reste sans traduction politique : il y a une conflictualité réelle, mais déconstruite, désorganisée ; et notamment parce que tous ceux qui, comme nous, veulent miser sur ce genre de rapports de force pour bousculer l'ordre social dominant, n'ont plus d'amples relations avec le monde des travailleurs et ne possèdent que des outils statistiques partiels pour juger de loin l'état des choses.

Jacques Chastaing décrit le développement de « *militants des petites entreprises* » qui représenteraient « *un danger pour directions syndicales, mais aussi pour le gouvernement et le patronat. Ils sont redoutables parce qu'ils sont assurément moins liés aux appareils politiques des grandes confédérations syndicales qu'à l'idée qu'ils se font de la lutte syndicale par leurs liens les plus étroits qu'ils ont avec les gens eux-mêmes* ». Viennent alors les lois Macron et du dialogue Social, qui limitent ou suppriment la direction syndicale dans les petites entreprises. Tout un tas de militants syndicalistes combattifs non-coordonnés entre eux et peu reliés aux appareils sont en train d'être silencieusement, et subtilement, réprimés. L'autonomie a chaque année tout un

tas d'occasions similaires devant elles, mais ne les exploite pas ou trop peu. On devrait se jeter dessus, aller rencontrer ces gens-là, leur envoyer des mails, venir devant leur taff, leur parler des expériences passées, leurs envoyer des brochures, aller tracter devant leur boîte, bref, **se montrer**. Peut-être alors que beaucoup d'entre nous qui se trouvent en plein dans ce monde du travail et de la précarité oseront lever la parole lors des réunions syndicales ou des dialogues au coin d'un café avec les collègues pour exposer leurs vraies convictions. Peut-être alors qu'on aura une moindre chance de se propager un tant soit peu. Des comités existent déjà dans tout un tas de secteurs (pour la défense de l'hôpital, de la maternité, de la crèche, de la maison de retraite, de la Poste, de l'école, de la bibliothèque, des cantines, etc.) et des liens inédits se déploient (entre grévistes et usagers par exemple), alors qu'attendons-nous ?

De son côté le NPA arrive à maintenir un lien plus fort que les anarcho-syndicalistes avec les luttes des salariés, du moins dans certains secteurs. Mais il n'échappe pas aux logiques inhérentes aux partis et aux syndicats, comme le montre le départ récent de Philippe Poutou (12), et c'est ce sur quoi il faudra nous appuyer pour se reconstruire une place. Pas « nous » en tant qu'individu, mais « nous » en tant que partisans de l'autonomie comme stratégie et comme désir. Faire **renouer les opprimés avec la notion d'autonomie**, notamment en opposition aux bureaucraties syndicales et aux logiques de partis (13), voilà la tâche qu'il nous reste à accomplir pour faire bouger le monde du travail.



Un des problèmes dominants est que ces micro-luttes concernent pour la plupart des défenses d'acquis. Dans la prose autonome radicale, il est de bon ton de cracher sur ces luttes. Elles seraient au service de l'Etat et du capitalisme, se fourvoyant dans une hypothèse postkeynésienne remplie d'aliénation. Il y a du vrai, car bien sûr ces luttes ne peuvent se suffirent à elles-mêmes comme projet, et, d'un premier abord, n'ont rien à voir avec l'autonomie. Mais il y a surtout de la condescendance petite-bourgeoise, pour un certains nombres d'entre nous qui ne sont pas « obligés » de travailler, qui n'ont pas baignés là-dedans depuis tout petit, et qui connaissent une réalité matérielle leur ayant permis d'acquérir des diplômes supérieurs et de se loger confortablement dans une profession intellectuelle. Je me permets de le dire, parce que moi même je suis en plein dedans, à faire un cursus ne menant qu'à des professions intellectuelles. Mais à l'époque où Debord taguait « *NE TRAVAILLEZ JAMAIS* », il était possible de faire la révolution en buvant des cafés, en lisant des livres, et en voyageant aux quatre coins de l'Europe sans passer pour un marginal. Aujourd'hui, le café est souvent à 2 euros ou plus, notre pouvoir d'achat est toujours plus réduit, l'accès aux transports grandes échelles reste inégal (malgré l'évolution des transports en commun, qui restent à une échelle réduite) tandis que l'essence est plus chère que jamais, la précarité nous écrase quotidiennement et les « *lucioles* » dont parlaient Pasolini, ces solidarités quotidiennes des dominés, ces cultures de résistances, n'existent presque plus. Il paraît alors beaucoup plus condescendant de lancer un tel mot d'ordre, car il se trouve actuellement plus difficile à mettre en pratique.

Même si le refus du travail aliéné doit se montrer comme une de nos premières revendications, je pense qu'il ne peut se construire qu'à travers les luttes directes pour maintenir des services de solidarités effectives (dans le secteur public) ou pour lutter contre l'égoïsme d'un capitalisme

qui ne cherche même plus à se gérer pour se racheter. Les protagonistes du mouvement sous-terrain dont parle Chastaing luttent globalement pour améliorer leurs conditions de vie matérielle, pour un autre partage des richesses, et pour améliorer leurs conditions de travail, dans leur atelier, leur bureau, leur service, leur entreprise. Allons leur parler, car ce terreau est très facilement transformable.

Il est très facile d'expliquer et de démontrer que ces services de solidarité peuvent être développés suivant des principes libertaires et anti-autoritaires, tout comme il est très facile d'affirmer que le retour au plein emploi est une arnaque intellectuelle majeure (11). De plus, il faut s'attacher à déconstruire l'Etat social (12), même si l'épuiser jusqu'à la moelle (et sa mort, concomitante à celle de l'économie) me paraît être une option attrayante : « *On veut des thunes en attendant le communisme* », criait un tract du Réseau Communiste Antigestionnaire. Pourquoi ne pas reprendre ce mot d'ordre dans notre liaison avec le « monde du travail » ? Déconstruire l'économie dans son ensemble, par les exemples historiques, anthropologiques, en faisant **prendre du recul**. Syriza et Podemos, deux partis réformistes soit-disant « radicaux » (le premier ne se cachant plus derrière ses paravents, le deuxième essayant tant bien que mal de garder sa réputation, expérimentant quelque fois), ont émergé et explosé en se lançant avec de grands moyens sur de pareils moments, qu'ils ont su **représenter**. Ils ont su politiser des sentiments, les rendre intelligibles.

Nous ne voulons plus de la représentation, et c'est cela qu'il faudra expliquer, sur les exemples du Front de Gauche, de Syriza, du Front Populaire, et d'autres. Nous voulons vivre et nous auto-organiser, et c'est peut-être à notre tour de nous rendre intelligible. En France, personne ne parvient à se saisir de la situation : le Front de Gauche éclate, le NPA ne se remets pas de ses déboires, EELV est invisible, le PS est de droite, seul le FN essaie, mais ne pourra jamais gagner, de toutes façons il n'est pas question de le laisser faire. ***Il est question de prendre sa place, sans pour autant nous montrer en bureaucratie, en parti, juste, de manière la plus horizontale possible, en se rendant perceptible, intelligible, crédible, dans notre poétique de vie et nos révoltes sensibles.***



Pour cela, **réfléchissons en stratèges**. Attachons-nous à construire des situations révolutionnaires, quitte à délaissier nos entre-soit confortables. Le salariat a été morcelé, et il ne faut pas répondre aux volontés hégémoniques de dé-prolétarianisation par la lâcheté. Déconstruisons autant « l'homme entrepreneurial » du capitalisme cognitif que les clichés de la fin de la lutte des classes, grâce à la force de l'expérimentation collective et à la re-politisation générale.

Se relier, se coordonner. Sans se centraliser : s'auto-organiser.

Faire nombre.

Par-dessus tout : arriver à relier tout ça. Des réseaux, des connaissances, des camaraderies, des symboles communs. Avant tout : des **imaginaires**. En 68, le mot-moment était « aliénation » (14), dans le mai rampant, c'était « l'opéraïsme » ou « l'autonomie », et si chacun de ces termes a encore un énorme rôle à jouer, de nouveaux imaginaires sont à construire suivant les situations. Ils doivent se propager en habitant les luttes, à un niveau plus terre-à-terre que ce à quoi les textes critiques poétiques comme PASTICHE nous ont habitué.

Pour autant, ne désertons pas le dépassement de l'art que nous avons amorcé. Ne désertons pas nos *branlettes*, n'en déplaisent à d'autres. Mais sachons les relier et les articuler avec le reste, qui d'un point de vue stratégique et pragmatique me paraît primordial. Comment ? Un label nouveau ? Un mot commun mobilisateur ? Un horizon fédérateur ? Je ne sais pas. Mais il faut s'unir, **et que cela se voit**. Que l'on puisse dire : telle radio est proche de tel lieu occupé, je le sais car ils soutiennent ça. Quoi exactement ? Ce n'est pas à moi de le proposer, j'en propose déjà beaucoup trop.

En définitive, il semblerait que la solution soit, plutôt que de désert ce monde invivable, de le **repeupler**. Au-delà des fantasmes classiques de la désertion, se rendre hermétique à ce point et s'auto-exclure pourra peut-être adoucir la vie de quelques-uns, mais ne permettra aucun mouvement concret ni aucune utopie réelle, et ne fera pas de mal à ce monde pourri qui nous opprime.

Or, si nous voulons nous organiser, c'est bien pour lui faire mal, à ce monde. Le faire tomber. Les îlots de communisme ne peuvent suffire. S'ils se coordonnent entre eux, ils seront plus forts, mais la lutte ne doit surtout pas quitter les réalités quotidiennes. Elle doit repeupler cette réalité, *autrement*. Construire autant à l'extérieur que d'un point de vue interne, pour la chambouler et la retourner de l'intérieur. Car nos réalités à nous, malgré toutes les chimères de désertion de quelques-uns, se trouvent encore en majorité dans ce monde, et ne sont pas roses. Et ça, il faut le dire. Et en parler. Le partager.

Puis agir. Construire. Un mouvement, un parti, une situation.

Tout.

« Il ne s'agit ni plus ni moins, en effet, que de repenser notre propre « principe d'espérance » à travers la façon dont l'Autrefois rencontre le Maintenant pour former une lueur, un éclat, une constellation où se libère quelque forme pour notre Avenir lui-même. Bien que rasant le sol, bien qu'émettant une lumière très faible, bien que se déplaçant lentement, les lucioles ne dessinent-elles pas, rigoureusement parlant, une telle constellation ? Affirmer cela sur le minuscule exemple des lucioles, c'est affirmer que dans notre **façon d'imaginer** gît fondamentalement une condition pour notre **façon de faire de la politique**. L'imagination est politique, voilà ce dont il faut prendre la mesure. »

Georges Didi-Huberman – *Survivance des Lucioles* (2009)

NOTES

- (1) <https://paris-luttes.info/numero-zero-de-la-brochure-4616>
- (2) <https://paris-luttes.info/pastiche-lecture-critique-4639>
- (3) « 11 millions de Français n'ont plus que 15 euros par mois pour leur épargne et loisirs »
http://www.huffingtonpost.fr/2015/10/06/epargne-francais-loisirs-salaires-economie_n_8251330.html
- (4) « Soins dentaires. Les tarifs élevés font renoncer 38 % des Français » <http://www.ouest-france.fr/sante/soins-dentaires-les-tarifs-eleves-font-renoncer-38-des-francais-3796528>
- (5) « Santé : 60 % des Français ont déjà renoncé aux soins faute de moyens »
http://www.lesechos.fr/22/01/2015/lesechos.fr/0204101354450_sante---60---des-francais-ont-deja-renonce-aux-soins--faute-de-moyens.htm
- (6) « Précarité : 4,5 millions de français majeurs vivent chez leurs parents »
<https://communismeouvrier.wordpress.com/2015/12/07/precarite-45-millions-de-francais-majeurs-vivent-chez-leurs-parents/>
- (7) « Logement : les expulsions sont en hausse constante » http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/10/30/logement-les-expulsions-sont-en-hausse-constante_4800308_4355770.html
- (8) Voir le billet « Italie : luttes urbaines 1968-1974 » sur le blog du Laboratoire Urbanisme Insurrectionnel
<http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.fr/2011/11/italie-luttes-urbaines-1968-1974.html>
- (9) <http://rebellyon.info/Squat-revolte-et-alternative> , ou encore: <http://alterautogestion.blogspot.fr/2010/10/les-centres-sociaux-italiens-une.html>
- (10) <http://alencontre.org/europe/france/la-question-francaise-un-vaste-mouvement-de-greves-mais-invisible-et-sans-traduction-politique.html> , et la suite ici : <http://alencontre.org/europe/france/la-question-francaise-ii-un-vaste-mouvement-de-greves-mais-invisible-et-sans-traduction-politique.html>
- (11) Voir : « A propos des métiers à la con ! » par l'anthropologue américain David Graeber : <http://partage-le.com/2016/01/a-propos-des-metiers-a-la-con-par-david-graeber/>
- (12) La théorie de la « dérivation de l'Etat » paraît être un premier bon outil conceptuel pour une critique politique du réformisme d'un point de vue marxiste « classique ». Voir sur le site internet de la revue Période l'entretien avec Joachim Hirsch sur « *L'illusion de l'Etat social* » : <http://revueperiode.net/lillusion-de-letat-social-entretien-avec-joachim-hirsch/> . Mais ne peut suffire, un point de vue libertaire, anti-autoritaire et anticapitaliste étant requis, on peut le trouver par exemple dans les textes « *La réhabilitation de l'Etat chez les gauchistes* » ou « *Du revenu garanti et tutti quanti* », compilés ici sur le site Naufrageur : <http://naufrageur.fr/la-rehabilitation-de-letat-le-revenu-garanti-et-tutti-quanti-2/>
- (12) « NPA : Philippe Poutou quitte la direction du parti jugée « trop parisienne » »
http://www.huffingtonpost.fr/2014/10/08/npa-philippe-poutou-direction-parti-parisienne_n_5952290.html
- (13) Voir le billet du blog Zones Subversives « Syndicalisme et bureaucratisation des luttes » <http://www.zones-subversives.com/2015/08/syndicalisme-et-bureaucratisation-des-luttes.html>
- (14) L'historien réactionnaire Pierre Nora, dans la revue toute autant qualifiable « Le Débat » (qu'il tient main dans la main avec Marcel Gauchet...), a quand même quelque fois écrit de bonnes choses. Dans son analyse de Mai 68, il parle d'un « mot-moment » qui serait « aliénation », et il semble qu'en terme de construction d'imaginaire collectif, il touche juste. Voir : Pierre Nora, « Aliénation », dans *Les Idées en France, 1945-1988. Une Chronologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », p. 493-500